

Jula WILDBERGER, *The Stoics and the State. Theory – Practice – Context*

Baden-Baden, Nomos, 2018 (Staatsverständnisse, 105), 263 p.,
ISBN 978-3-8487-2843-5

Christelle Veillard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosant/2008>

DOI : 10.4000/philosant.2008

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2019

Pagination : 201-203

ISBN : 978-2-7574-2534-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Christelle Veillard, « Jula WILDBERGER, *The Stoics and the State. Theory – Practice – Context* », *Philosophie antique* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 21 mai 2019, consulté le 02 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/2008> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.2008>



La revue *Philosophie antique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

inspiration platonicienne derrière les objections rapportées par le témoignage délicat de Plutarque, il vaudrait peut-être mieux aller chercher du côté de la division platonicienne de l'âme et de la position de la raison par rapport aux désirs qu'elle implique et qui est bien différente de celle de la raison stoïcienne.

Si les hypothèses les plus originales du livre de S. V. sur les sources platoniciennes d'Arcésilas susciteront donc certainement des discussions, cela ne diminue pas ses mérites : fournir un recueil accessible et une traduction italienne de tous les témoignages, proposer des bilans complets des débats interprétatifs sur les principaux témoignages et aspects de la pensée d'Arcésilas, qui présentent clairement les arguments en présence et offrent des solutions argumentées, généralement conciliatrices et souvent convaincantes, et mettre à l'épreuve l'idée d'une inspiration platonicienne du fondateur de la Nouvelle Académie.

Thomas BÉNATOUÏL
UMR Savoirs, Textes, Langage (CNRS/Univ. Lille) /
Churchill College, University of Cambridge

Jula WILDBERGER, *The Stoics and the State. Theory – Practice – Context*, Baden-Baden, Nomos, 2018 (Staatsverständnisse, 105), 263 p., ISBN 978-3-8487-2843-5.

La parution de l'ouvrage de Jula Wilberger doit être signalée comme un moment important des études stoïciennes. L'auteur nous livre là un travail de qualité, qui se propose de présenter de manière exhaustive la pensée politique stoïcienne, laquelle a fait l'objet de recherches ponctuelles, mais d'aucune monographie de cette ampleur. L'objectif est en effet d'enquêter à la fois sur le fonds conceptuel sous-jacent à cette théorie politique (la sociabilité humaine, les notions de droit, de loi, de justice et de nature), et sur ses développements pratiques au niveau cosmique comme au niveau constitutionnel, et ce, en couvrant assez largement l'histoire du stoïcisme, de ses origines zénoniennes jusqu'à ses développements les plus tardifs, ce qui inclut la reprise qu'en feront Juste Lipse, Kant et Nussbaum.

Le travail réalisé ici est remarquable, par sa précision érudite, la prise en compte de presque tous les résultats reprochés jusqu'à présent (Schofield, Laurand, Jessop, Vogt), sa clarté et sa concision. Nul doute donc que cet ouvrage soit décidément utile. On regrettera toutefois que la période dite « *Middle Stoicism* » soit réduite à la portion congrue, ce qui est d'ailleurs souligné p. 169 (« *a more detailed discussion of Middle Stoic political theory exceeds the scope of this book* »), et que certains points importants aient fait l'objet d'un traitement trop rapide.

Étudier la pensée stoïcienne dans ses développements politiques pose une longue série de problèmes, qui naissent du fait premier que cette pensée apparaît fondamentalement réfractaire à la prise en charge de tout élément qui justement *fait* la politique. Étant donné que les paramètres politiques dans lesquels l'individu construit son action ne sont que des indifférents et non des biens préalables à l'obtention du bonheur, ni la revendication de droits, ni l'activisme consistant à améliorer, changer, ou même penser le régime politique en place, ne font partie, à première vue, de la panoplie stoïcienne. Et pourtant, ainsi que le rappelle JW au tout début de son ouvrage, on attribue aux stoïciens la paternité de deux idées fondamentales à toute théorie politique ultérieure : l'idée de loi naturelle et la proposition du cosmopolitisme. Comment comprendre alors précisément ce qui fait l'essence de la pensée politique stoïcienne ? L'ouvrage pose la question politique dans sa radicalité (p. 13) : peut-on encore penser un espace politique, si la cité est coextensive au cosmos, et si sa loi est celle de la nature ?

La première difficulté à lever est celle des coordonnées lexicales et conceptuelles à l'intérieur desquelles l'analyse va pouvoir prendre place, ce qui constitue l'objet du premier chapitre. JW énonce p. 15 qu'elle entend par « *State* » (État) l'organisme politique désigné par la *polis* grecque et la *res publica* latine, tandis que la *politeia* correspond à la structure légale et constitutionnelle de cet État, ce qui est traduit par « *constituted polity* » (régime politique institué). Les problèmes de l'État, de la constitution et du régime nous conduisent à interroger la notion de droit, qui appelle également clarification. Les stoïciens, en effet, ont souvent été considérés comme les précurseurs des droits de l'homme, expression qui pourtant est incohérente avec certains de leurs principes, ce qui ouvre la question suivante : les stoïciens ont-ils mis en place une éthique des devoirs (R. Sorabji) ou une éthique des droits (P. Mitsis) ? Sur ce point la position de JW est représentative de sa méthode : la question se pose dans des coordonnées opaques, qui appellent une clarification préalable sur l'idée même de devoir (p. 18). L'auteur fait ici preuve d'une précaution de bon aloi, en prenant soin de mesurer l'écart entre le sens initial du concept, son usage dans la tradition (ici, le sens pris par le terme à partir de Cicéron), et notre propre compréhension moderne de ce dernier. La méthode suivie est alors la suivante : partir d'un corpus de textes déjà identifiés et largement commentés, mais en les reprenant à nouveaux frais, revenant pour ainsi dire à leur sens premier, en deçà des interprétations de la tradition immédiate d'une part, et en évitant les écueils des lectures anachroniques involontaires d'autre part.

À partir de là, nous pouvons enquêter sur ce que signifie, pour un stoïcien, l'espace politique, qu'il s'agisse de la grande cité cosmique ou de la petite cité. L'avantage de cet ouvrage est de couvrir les deux domaines, et d'interroger le type d'action, de loi, d'engagement politique qui est possible dans le cadre conceptuel défini par la pensée du Portique.

L'ouvrage commence par revenir sur la définition stoïcienne de la *polis* (chap. 2), en mobilisant les quatre sources principales dont nous disposons (Cléanthe, Jean Chrysostome, Clément d'Alexandrie, Arius Didyme). Les chapitres suivants déplient progressivement cette définition. La cité est en premier lieu une demeure commune (chap. 3 et 4), ce qui permet de la décrire soit comme demeure structurée socialement par les temples et le gymnase (chap. 3), soit comme cette demeure cosmique qu'est le monde (chap. 4).

Elle est en second lieu une demeure administrée par la loi (chap. 5), ce qui permet de revenir sur la question posée par K. Vogt dans son livre *Law, Reason and the Cosmic City* (Oxford Univ. Press, 2008) : les lois stoïciennes sont-elles des règles de droit ? Cette question, par ailleurs, en appelle une autre : comment distinguer entre les liens simplement sociaux entre les individus et les liens politiques *stricto sensu* ? JW adopte à ce sujet une position qu'elle décrit comme étant essentialiste (« *an essential reading of social attachment* »), selon laquelle « tous les hommes sont, de manière pré-réflexive et spontanée, attachés à tous les autres » (p. 80), contre la lecture habituelle, qui voit dans cet attachement réciproque le résultat d'un travail réflexif progressif et volontaire. Elle réfléchit par ailleurs sur le statut de cette loi, qui n'est pas seulement un ensemble de commandements particuliers émanant de dieu ou d'un agent parfaitement rationnel, dont le critère serait la cohérence interne de ses propres contenus de connaissance (p. 81) : cette loi correspond à la régularité observable dans la perfection du monde, laquelle est la source de la raison droite dans un individu particulier, ce qui lui confère une assise objective et une indépendance nette par rapport à ce qu'une raison droite pourrait éventuellement construire.

Cette réflexion sur la provenance de la loi et sur ses critères d'énonciation amène à se

poser la question du destinataire de cette loi : qui peut la poser et qui peut s'y soumettre, c'est-à-dire prétendre finalement au statut de citoyen ? Ce point fait l'objet du chapitre 6, qui envisage la cité comme l'ensemble de la population administrée, c'est-à-dire « les habitants et les citoyens ». JW revient en premier lieu sur la question du rapport entre dieu et les hommes : dieu, source et origine de la loi universelle, peut-il être conçu comme un citoyen au même titre que les hommes ayant acquis une raison droite ? Pour répondre à cette question, JW mobilise (p. 93) les dernières découvertes concernant les textes de Diogène d'Oenoanda, témoin de la polémique entre stoïciens et épicuriens sur ce point précis. Notons que le chapitre 6 s'organise de la manière suivante : parce que la raison droite est le réquisit pour prétendre au statut de citoyen véritable, on distinguera les citoyens au sens propre (le dieu, les sages) des « fous » (femmes, enfants, esclaves, étrangers, etc.), pour examiner enfin le lien d'affection qui peut unir les êtres rationnels mais non raisonnables (et qui pourrait donc se substituer à une raison défaillante). Il est étonnant, en ce sens, que l'organisation même du chapitre laisse à penser (ce qui n'est évidemment pas ce qui est dit par ailleurs dans les développements considérés) que les stoïciens alignaient leur définition philosophique du citoyen sur une définition conventionnelle : pour les stoïciens, justement, est citoyen tout être capable de raison droite, ce qui réintègre les femmes, les esclaves, les étrangers, etc., dans cette catégorie, et n'en fait pas nécessairement des « fous ». Les analyses proposées ici pâtissent manifestement de la nécessité d'aller vite, sur des points complexes. Le résumé proposé est trop rapide et conduit à des affirmations péremptoires, comme par exemple p. 100 : « en tant que produit d'une société patriarcale, le discours stoïcien est souvent profondément sexiste », ce qui est, au minimum, un raccourci tout aussi fâcheux qu'inexact.

Ayant élucidé ce que signifie l'idée de citoyenneté, la réflexion se poursuit naturellement en considérant la cité sous l'aspect de sa constitutionnalité et des régimes politiques qu'elle est susceptible d'endosser, ce qui est l'objet des chapitres 7 et 8, lesquels rassemblent de manière fort utile tout le matériel stoïcien dont nous disposons sur ces questions. La période dite du « moyen stoïcisme », abordée dans le chapitre 9, est extrêmement réduite, comme on l'a dit. À titre d'exemple, l'entreprise d'Aristonikos de Pergame, qui consistait à instaurer une « cité du soleil », sous l'inspiration de Blossius de Cumès et dans la lignée de l'entreprise des Gracques, n'est pas étudiée ici, ce qui est regrettable. Ces chapitres toutefois résument de manière claire les différentes attitudes prises par les stoïciens envers les régimes et les dirigeants auxquels ils ont dû faire face, insistant notamment sur la perspective propre à Sénèque, analysée en contrepoint de l'ancien stoïcisme comme de Marc Aurèle.

Le chapitre 10, enfin, est consacré à la réception moderne et contemporaine du stoïcisme chez Lipse, Kant et Nussbaum, ce qui fournit un point de perspective final tout à fait stimulant.

Christelle VEILLARD

Université Paris Nanterre La Défense

Anthony A. LONG, *How to Be Free: An Ancient Guide to the Stoic Life. Epictetus: Encheiridion and Selections from Discourses*, trad. et introd. A. A. Long, Princeton, Princeton University Press, 2018, 232 p., ISBN 978-0-6911-7771-7.

La collection *Ancient Wisdom For Modern Readers* présente des textes de philosophie antique dans des traductions nouvelles, afin de « rendre la sagesse pratique du monde ancien accessible pour la vie moderne ». Plusieurs ouvrages ont déjà été publiés, comme